

EN LORRAINE
SUIVI DE
PAGES LORRAINES

DU MÊME ÉDITEUR

COLETTE BAUDOCHÉ SUIVI DE LA COLLINE INSPIRÉE

MAURICE BARRÈS

BALTUS LE LORRAIN SUIVI DE LE CHAPEAU DE SOIE

RENÉ BAZIN

OISEAUX DE PASSAGE : RIMES FANTASTIQUES, RIMES D'ÉBÈNE

STANISLAS DE GUAITA

TERRES LORRAINES SUIVI DE LES HALEURS

ÉMILE MOSELLY

JEAN DES BREBIS OU LE LIVRE DE LA MISÈRE SUIVI DE LE ROUET D'IVOIRE

ÉMILE MOSELLY

LA CHANOINESSE

ANDRÉ THEURIET

EN LORRAINE
SUIVI DE
PAGES LORRAINES

Maurice Barrès



Éditions JALON, 2026

© 2026 Éditions JALON. Tous droits réservés.
contact.editions-jalon.fr
ISBN 978-2-488377-09-6
Dépôt légal : juin 2026

Avant-propos de l'éditeur

Cet ouvrage regroupe un ensemble de textes sur la Lorraine écrits par Maurice Barrès dans la première partie de sa vie, jusqu'à 1902. Il s'ouvre par le chapitre « *En Lorraine* », tiré de *Un homme libre*, paru en 1889. Barrès est âgé alors de 27 ans. Puis se succèdent les textes du recueil *Pages lorraines* publié en 1903, dédié aux membres de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain. Ce recueil en rassemble trois : le chapitre « *La vallée de la Moselle* », extrait de *L'Appel au soldat* (1900), la « *Lettre de Saint-Phlin sur une nourriture lorraine* », extrait de *Leurs figures* (1902) et « *Le 2 novembre en Lorraine* », extrait de *Amori et dolori sacrum* (1902).

Cet ensemble de textes éclaire la « *pensée lorraine* » de Barrès à cette période de sa vie, antérieure à la publication de ses deux célèbres romans « lorrains », *Colette Baudoche – Histoire d'une jeune fille de Metz* (1909) et *La colline inspirée* (1913).

Barrès est né en Lorraine, à Charmes dans les Vosges, en 1862. Il y sera enterré, après des obsèques nationales, en 1923. Enfant, il a vécu l'envahissement du pays par les Prussiens pendant la guerre de 1870 et la perte de l'Alsace-Moselle qui en a résulté. Il a fait toutes ses études à Nancy, au collège catholique de La Malgrange puis au lycée de Nancy – l'actuel lycée Poincaré – et à la faculté de droit. Il

s'est délecté dans sa jeunesse des écrits de Taine, Renan, Leconte de Lisle, Stendhal et Spinoza.

En 1883, il se rend à Paris, attiré tout à la fois par la vie mondaine, littéraire et politique. Ses articles, dans diverses revues d'avant-garde, sont remarqués. Avec sa trilogie, *Sous l'œil des barbares* (1888), *Un homme libre* (1889) et *Le jardin de Bérénice* (1891), il connaît au tournant du siècle un immense succès littéraire, en particulier auprès de la génération montante, lassée du naturalisme des Zola et autres Goncourt, qui lui vaut le surnom de « *princeps juventutis* » (prince de la jeunesse).

Barrès exalte dans cette trilogie le « *culte du moi* » : ce moi doit être défendu contre les « *Barbares* », c'est à dire tous ceux qui contrarient son épanouissement et il doit être approfondi sans cesse par un travail d'analyse. Cette introspection le convainc que son identité est enracinée dans une histoire – « *fidélité aux aïeux* » et « *culte des morts* » – et dans un terroir – le paysage lorrain étant le visage de cette Histoire.

Au plan politique, son penchant individualiste et quelque peu anarchisant le conduit à s'opposer au système parlementaire de la Troisième République, alors que son attachement à la Lorraine le conduit à prôner la « *revanche* » contre l'Allemagne. Ces convictions l'amènent à adhérer au Boulangisme, ce mouvement populiste et nationaliste qui bouleverse la politique française entre 1885 et 1891. Il devient député boulangiste de Nancy en 1889, jusqu'à sa démission en 1893. Mais il poursuit à Paris un engagement politique de plus en plus marqué.

Pendant l'affaire Dreyfus, entre 1894 et 1906, Maurice Barrès se range résolument dans le camp des antidreyfusards et des antisémites par crainte d'une désintégration de la communauté nationale.

Il devient progressivement un doctrinaire de premier plan du nationalisme, plus lyrique et individualiste que Charles Maurras. Dans sa trilogie *Le Roman de l'énergie nationale*, comprenant *Les Déracinés* (1897), *L'Appel du soldat* (1900) et *Leurs figures* (1902), il énonce qu'« une nation est un territoire où les hommes possèdent en commun des souvenirs, des mœurs, un idéal héréditaire ». Il ajoute dans *Scènes et doctrines du nationalisme* (1902) : « Nous sommes le produit d'une collectivité qui parle en nous. Que l'influence des ancêtres soit permanente, et les fils seront énergiques et droits, la nation une. ».

Barrès a contribué à faire de la Lorraine un objet littéraire à la mode. Le courant « néo-lotharingiste », assez hétérogène, regroupe, outre Barrès, de nombreux « écrivains du terroir », comme par exemple André Theuriet (1833–1907), Émile Moselly (1870–1918), l'érudit Émile Badel « le barde lorrain » (1861–1936) et Fernand Rousselot (1879–1958).

Dans le premier texte de ce recueil, « *En Lorraine* », Barrès exprime sa vision du « moi lorrain » à travers la présentation de l'histoire de la Lorraine ducale comme une suite d'épisodes correspondant à la naissance, l'enfance, le développement, l'agonie et la mort. Pour lui, René II, en vainquant Charles le Téméraire, en est devenu le héros fondateur : à cet instant « une race a pris conscience d'elle-même ». Cette race a été « incapable de se réaliser » et ses artistes de se différencier, car trop soumis aux influences extérieures. La race lorraine est morte selon lui avec Stanislas, après le départ des Ducs. Il lui reconnaît cependant « la fermeté réfléchie, persévérante et opportune » et conclut : « Que je dépense la même énergie, la même persévérance à me protéger contre les étrangers, contre les Barbares, alors je serai un homme libre. »

Dans le second texte, « *La vallée de la Moselle* », il insiste sur les contraintes qu'a subi la Lorraine au long de son histoire : ter-

ritoire disputé entre Allemagne et France, avant d'être livré au « parisianisme ». Le texte décrit une Lorraine beaucoup plus étendue que dans le précédent, « austrasienne » peut-on dire. Il narre le voyage initiatique à bicyclette le long de la Moselle, de sa source dans les Vosges à son confluent avec le Rhin à Coblenche, de deux jeunes boulangistes à la recherche de leurs « *racines nationales* ». La visite de la ville martyre de Metz et de sa nécropole militaire, occupe une place centrale dans ce périple un peu autobiographique, puisque Barrès a parcouru à bicyclette les rives de la Moselle en septembre 1896 : « *Au cimetière de Chambière, devant un sable mêlé de nos morts, la piété pour les martyrs, la haine contre les Français qui mésusent de la patrie, l'opposition à l'étranger, tout cet ensemble de sentiments habituels aux vaincus et portés au paroxysme par le lieu, déterminent chez les deux pèlerins un mouvement de vénération. Leur cœur convainc leur raison des grandes destinées de la France et par un coup subit trouve ici son état le plus propre à recréer l'unité morale de la nation.* »

Dans le « 2 Novembre en Lorraine », Barrès résume l'évolution de sa pensée et nous montre le culte du Moi aboutissant au culte de la terre et des morts. Dans « *un vertige délicieux* » « *l'individu se défait pour se ressaisir dans la famille, dans la race, dans la nation, dans des milliers d'années que n'annule pas le tombeau.* » La « *sainte colline nationale* » de Sion-Vaudémont le soulage et le conforte : « *Jamais je n'ai gravi la colline solitaire sans y trouver l'apaisement. Je comprenais mon pays et ma race, je voyais mon poste véritable, le but de mes efforts, ma prédestination.* »

La Lorraine de Barrès n'est pas la Lorraine réaliste, populaire et souffrante que décrivent les « écrivains de terroir », mais une construction mythique avec ses hauts lieux (Domrémy, la colline de Sion-Vaudémont, Chamagne où

est né le peintre Claude Gellée dit « Le Lorrain », Varennes « où périt la monarchie française », les Cordeliers de Nancy où repose René II, la nécropole militaire de Metz-Chamblère, etc.) et ses figures emblématiques (les ducs de Lorraine et René II au premier rang, les artistes Ligier Richier, Jacques Callot, Jean Lamour, etc.). Ce sont plus les paysages lorrains qui parlent à sa sensibilité que les lorrains eux-mêmes, actuels ou passés.

Cette lorraine mythique, il l'a progressivement mise au service de son combat politique nationaliste. Le nationalisme lorrain constitue pour lui un socle du nationalisme français. Comme il l'écrit dans le troisième texte de ce recueil, la *Lettre de Saint-Phlin sur une nourriture lorraine* : « Ce fut la destinée constante de notre Lorraine de se sacrifier pour que le germanisme, déjà filtré par nos voisins d'Alsace, ne dénaturât point la civilisation latine ». Comme la renaissance d'une Austrasie rhénane et française lui semble chimérique, son combat politique vise à rendre l'Alsace et la Lorraine à la France, comme il le confie au rédacteur en chef du *Matin* : « En politique, je n'ai jamais tenu profondément qu'à une seule idée, la reprise de Metz et de Strasbourg. Tout le reste, je le subordonne à ce but principal ».

EN LORRAINE

Notre ermitage de Saint-Germain était situé à peu près sur la limite, entre la plaine et la montagne. Le Lorrain de la plaine, qui a derrière lui de belles annales et tout un essai de civilisation, ne ressemble guère au Lorrain de la montagne, vosgien vigoureux qui s'éveille d'une longue misère incolore. Depuis des siècles Lorrains de la plaine, nous n'hésitâmes pas à tourner le dos aux Vosges. Voyageurs qui cherchons uniquement à être éclairés sur nos émotions, le pittoresque des ballons et des sapins n'a rien pour satisfaire notre ingénieuse manie. Même nous nous bornerons à la plaine que limitent Lunéville, Toul, Nancy et Saint-Germain, notre séjour : c'est là que notre race acquit le meilleur d'elle-même. Là, chaque pierre façonnée, les noms même des lieux et la physionomie laissée aux paysans par les longs efforts de leur race nous aideront à suivre le développement de la race qui nous a transmis son esprit. En faisant sonner les dalles de ces églises où les vieux gisants sont mes pères, je réveille des morts dans ma conscience. Le langage populaire a baptisé ce coin « le cœur de la Lorraine ». Chaque individu possède la puissance de revivre tous les battements dont fut agité le long des siècles le cœur de sa race. Dans cet étroit espace, si nous sommes respectueux et clairvoyants, nous pouvons

connaître des émotions plus significatives qu'auprès des maîtres analystes qui hier m'éclairaient sur moi-même.

Première journée – Naissance de la Lorraine

Sur la ligne d'Épinal à la station qui précède immédiatement Nancy, au bourg de Saint-Nicolas, nous sommes descendus du train, car il convient d'entrer dans l'histoire de Lorraine par une visite à son patron. Dans son église flamboyante, nous saluons Nicolas, debout près de sa cuve et des petits enfants. Cette malheureuse localité, qu'illustrent encore cette cathédrale et des légendes, fut affreusement ruinée par des guerres confuses ; elle était riche et, pour la piller, tous les partis se mirent quarante-huit heures d'accord. Le noble évêque de Myre fut rejeté de sa domination. Il ne touche plus aujourd'hui que les petits enfants ; même il prête un peu à rire comme un bonhomme grossier. Le Lorrain, comme j'ai moi-même coutume, honore mal le souvenir de ses émotions passées ; c'est bon au Breton de s'émouvoir encore où ont tremblé ses pères ; nous rapetissons ce que nous touchons, et nous nous plaisons à gouailler.

Cet hommage rendu au protecteur, nous prîmes une voiture pour assister au premier jour de la Lorraine, et visiter les lieux où cette race naquit, se constituant patrie dans un effort contre l'étranger. C'est entre Saint-Nicolas et Nancy que René II, appuyé des Suisses, battit et tua le Téméraire. Victoire de grande conséquence, qui nous délivra des étrangers et d'une civilisation que nous n'avions pas choisie ! Secousse de terreur, puis de joie, dans laquelle ce pays s'accouche ! Dès lors il y a un caractère lorrain.

Charles de Bourgogne, le Téméraire ! Quelle magnifique aisance dans ses allures bruyantes et romantiques ! Auprès des grands crûs de Bourgogne qui mettent la confiance au